

et des plus terribles compositions végétales.

Les sauvages ont, pour la préparation des poisons, un art, dont la science moderne européenne, quelque habile qu'elle soit, n'a pas encore pu découvrir tous les secrets.

Le portefeuille de Fouvier était extérieurement en cuir vert. L'intérieur était doublé d'une triple enveloppe de cuir de Russie rouge.

Des compartiments, habilement disposés, renfermaient des fioles.

Ces fioles contenaient chacune des poisons différents.

Les uns donnaient la mort instantanément, et une seule goutte, mêlée à l'organisme, suffisait pour en suspendre immédiatement les fonctions.

Les autres versaient dans le sang le principe d'une mort extrêmement lente. Ils dissolvaient peu à peu le corps humain, comme l'eau altère le bois tendre.

C'était une fiole d'un de ces poisons terribles que l'Américain avait versé dans la potion que devait boire Claude Chopin.

Pourquoi ce crime ?

Il est facile de le comprendre.

Chaulat avait donné l'ordre de mettre en liberté Claude Chopin.

Il comptait, pour condamner celui-ci à une inflexible discrétion, sur les menaces effroyables portées contre la mère de Claude.

L'Américain et le Marseillais avaient moins de confiance dans l'effet de ces menaces.

Ils avaient, dès le premier abord, redouté comme un danger invisible le malheureux Claude Chopin.

Les grands criminels ont toujours un instinct secret, rarement trompeur, qui leur montre de loin, à travers les voiles de l'avenir, le côté d'où leur viendra le châtement.

La Miette avait dérobé le neveu du père Brulot à la mort qui l'attendait dans les souterrains du faubourg Saint-Antoine.

Quand le Marseillais et l'Américain cherchèrent leur victime, et qu'ils ne la trouvèrent pas, leur surprise fut grande.

La nuit du 13 au 14 avait été remplie par des travaux et des préoccupations actives.

Chaulat, qui organisait l'émeute du lendemain, avait fait conduire sur le place de la Bastille, pendant la nuit, les tonneaux de poudre nécessaires à l'artillerie populaire.

— Comment a-t-il pu s'échapper ? se demandèrent l'Américain et le Marseillais, quand ils ne trouvèrent plus Claude dans le souterrain, où ils voulaient dérober à jamais sa mort, même à la connaissance de Chaulat.

— Il n'a pu sortir.

— La trappe a été fermée.

— Arné n'a pas quitté le cabaret.

— Il doit être dans le souterrain.

— Peut-être, en voulant s'échapper, est-il tombé dans un des puits.

Les conjectures répondaient aux conjectures.

Le Marseillais et l'Américain ne pouvaient se doter que leur victime leur échappât dans un des tonneaux qu'ils portaient silencieusement dehors pour la bataille du jour suivant.

La découverte du stratagème n'avait été faite par eux que le 14 juillet, au milieu de l'attaque de la Bastille.

Au moment où l'on chargeait les pièces, un tonneau fut trouvé vide.

Quelques instants après, le Marseillais et l'Américain aperçurent Claude Chopin mêlé à la foule.

Leur fureur ne connut plus alors de limites.

Cet homme, qui leur avait ainsi échappée, allait certainement les trahir.

Le Marseillais choisit le moment d'une décharge. Au milieu de la fumée qui cachait les uns aux autres les groupes des assiégeants, il tira un coup de fusil sur Claude.

Claude, blessé au bras, avait demandé qu'on le portât à l'auberge de la Croix-d'Argent.

L'Américain, mêlé au groupe qui entourait le blessé, l'avait suivi jusqu'à la rue du Petit-Musc, et, sans pénétrer dans la demeure du père Brulot, il avait appris, par les bruits qui venaient de la maison, que la blessure n'était pas mortelle.

Dès ce moment, il n'avait eu qu'une pensée : se défaire de Claude, et étouffer dans sa mort le danger d'une révélation terrible pour les Compagnons noirs.